

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE MONTREAL,

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 3^{me} JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ÉCHO PARAITRA LE 19 DE JUILLET.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 5 Juillet 1860.

No. 13.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Analyse du discours du Rév. Messire Sentenne, prononcé dans l'Eglise No-re-Dame pour la fête de la St. Jean-Baptiste.—Lettre d'un élève à son ami, sur un Congrès de Montagne.—Bibliothèque publique à Montréal.—Merveilles de l'histoire des poissons.—Diverses espèces de Roses.—Etude sur le Canada, par M. Dupin.—Théâtres.

Chronique de la Quinzaine.

Une solitude au milieu de la ville.—Les examens au Pensionnat de la Congrégation.—Les nouvelles d'Italie.—Le sort à venir des révolutionnaires.—Le peuple et l'armée en Italie.

« Je veux à ceux qui aiment les choses merveilleuses, présenter un tableau selon leur goût.—Dans l'enceinte d'une grande ville, j'habite une parfaite solitude ; j'y ai deux cents compagnes, jeunes comme moi, qui se plaisent d'être enfermées, et dont un grand nombre ne forment pas d'autre souhait que de n'en jamais sortir. Je m'occupe de beaucoup de travaux que j'aime, j'y suis soumise à une autorité que je chéris, et ainsi font mes compagnes. Nous sommes libres et obéissantes, joyeuses et graves, chargées de soins et riches de loisirs. On nous apprend une foule de choses ; nous connaissons les terres les plus lointaines et les siècles les plus reculés. Mais nous ignorons ce qui se passait hier de l'autre côté du mur, à l'ombre duquel s'écoulaient nos paisibles jours. Si vous êtes une jeune fille, entrez, vous serez reçue à bras ouverts, voilà cent, deux cents personnes qui vont se mettre tout de suite à votre service ; si vous êtes un homme illustre, repassez dans cent ans, alors on pourra vous ouvrir la porte et s'occuper de vous. »

Ces quelques lignes qui décrivent le couvent de la Congrégation de Notre-Dame, à Paris, sont empruntées à un ouvrage assez connu de Louis Veillot, et s'appliquent assez justement à ce que nous pouvons voir dans Montréal. En effet, vous parcourez la rue Notre-Dame, toute sillonnée de voitures, toute remplie de monde d'allants et de venants ; le bruit des conversations, coupé par mille bruits divers, retentit à vos oreilles ; les portes des nombreux magasins, ouverts à tous, affluent à chaque instant des acheteurs qui entrent et qui sortent, les glaces resplendissantes

des étalages, offrent tous les produits imaginables, étoffes, soies, velours, orfèvrerie et bijoux ; puis tout-à-coup, au milieu de ce panorama éclatant et varié, une arcade s'ouvre à vos regards, et alors dans le lointain d'une vaste cour, vous contemplez une délicieuse façade d'Eglise ; au milieu, la Ste.-Vierge, pure, brillante des feux du jour, vous bénit en passant. Vous faites quelques pas de ce côté, et au sortir du bruit de la rue, du tumulte de la ville, du spectacle de ce mouvement continu, semblable à celui de deux fleuves qui marcheraient l'un contre l'autre, vous vous trouvez en un instant dans le silence et dans le repos, sous la voûte du ciel ; vous êtes dans la maison de la prière, du travail et de la solitude, vous êtes dans le couvent béni de la Congrégation de Notre-Dame.

Approchez encore quelques pas, laissez votre cœur se pénétrer de ce repos, de ce doux silence, du charme de cette pieuse retraite, et ensuite méditez et réfléchissez, vous voyez en réalité le théâtre de grandes et belles choses.

C'est ici que depuis deux cents ans se sont élevées toutes ces jeunes filles qui ont fait la gloire et la force de la famille canadienne ; c'est ici qu'elles sont venues recevoir ce fonds de foi inébranlable, cette culture de l'esprit, cette tradition de bonnes manières, cet ensemble de qualités qui ont maintenu dans ce pays le pieux dépôt que tant de saintes institutions n'ont pas toujours pu conserver ailleurs.

Dieu a donc donné une bénédiction particulière à cette enceinte que vous venez de franchir ; mais en ce temps où l'intérêt présent, où l'égoïsme et la matière dominant, combien est-il nécessaire que cette bénédiction s'étende et continue. Mais écoutez... que de cris joyeux retentissent, ce sont les jeunes pensionnaires, qui sortent de leurs études et qui bientôt s'en vont aller à la chapelle ; plus loin vous entendez les chants de la prière.

Dans ces bâtiments immenses sont de jeunes novices, des servantes du Seigneur, qui iront bientôt porter au loin le bien dont elles voient la réalisation ici.

Le mal est puissant dans le monde ; mais ici, vous voyez un de ces asiles bénis, où l'église opère ses merveilles, où la grâce de Dieu agit sans entraves, où elle prépare la force irrésistible de la piété, de l'innocence, de la prière qui doivent vaincre le monde.

Telles sont les réflexions que nous faisons en allant visiter la nouvelle Eglise de la Congrégation, et en l'admirant dans sa fraîcheur, sa blancheur immaculée et la richesse de ses décorations et de ses ornements, réflexions auxquelles vous pourrez joindre bientôt les vôtres, chers lecteurs, si vous venez vendredi prochain, 6 juillet, encourager par votre présence la belle séance qui aura lieu dans cette enceinte pour la *distribution et l'examen* des jeunes élèves du Pensionnat.

Les nouvelles qui nous arrivent d'Europe sont tristes et inquiétantes ; qu'arrivera-t-il de tout cela ? Il est difficile encore de le prévoir. Le triomphe du mal n'aura qu'un temps ; ceux qui se sont mis à la tête de tant de désordres, nous feront encore contempler de ces revirements subits, tels que 1848 nous en a montrés, lorsque nous avons pu voir les héros de la révolution, tout enivrés de leurs triomphes et de leurs succès, tomber en quelques jours successivement, puis s'enfuir, sous le courroux du ciel, aux quatre coins de l'horizon. Mais, en attendant, quels maux ne causent-ils pas ?

Ce que l'on peut regretter encore, ce serait de voir des noms glorieux jusqu'ici, compromis dans de si funestes événements ; mais à Dieu ne plaise que l'on voie entraînés dans ce tourbillon des idées et des passions, de ces hommes qui ont été depuis si longtemps à la tête des meilleures choses ; qui ont arrêté la société sur le penchant de l'abîme, qui l'ont élevé à un tel point de grandeur, et dont la défection serait aussi désolante qu'elle serait incompréhensible et inexplicable. Non, il n'en sera pas ainsi : les prières continuelles qu'adressent sans cesse vers l'Esprit du bon conseil tant d'âmes ferventes, porteront leurs fruits, et obtiendront, pour les Chefs des Etats, l'esprit de prudence, de sagesse et d'équité.

Que les chefs de bandits qui agitent l'Italie reçoivent tôt ou tard leur châtiment, voilà ce dont nous ne pouvons douter un seul instant ; mais plutôt, élevons nos regards vers le Dieu des miséricordes, pour le prier de ramener à de meilleurs sentiments tous ces cœurs dévoyés.

Ils sont de la même race que les héros de 93 et de 48, des gens disposés à mettre tout à feu et à sang pour se faire une fortune et un nom. Ce sont des *Jérôme Paturot* à l'état féroce, de folie furieuse et de frénésie.

Du reste, la marche que suit la révolution en Italie n'est pas telle que nous pourrions nous la figurer ici, d'après certains journaux, ennemis de l'Eglise, et d'après les habitudes des pays dotés d'institutions constitutionnelles ; un de nos amis, qui voyage en ce moment en Italie, a été frappé de l'indifférence des Romains et des Napolitains pour les événements qui

s'accomplissent presque à leur porte. Le peuple à Rome et à Naples ne parle pas politique et est d'une circonspection complète, de manière que l'on pourrait se figurer que tout ce mouvement, commencé et suscité par des étrangers, n'est pas encore prêt d'atteindre le fond même de la population.

Des *journaux anglais* ont dit que le peuple Sicilien n'était pas encore mûr pour une révolution et pour des institutions libres ; cette observation peut s'étendre à d'autres parties de la population italienne. D'un autre côté, à en croire le correspondant du *Times*, rien de plus impropre à une guerre sérieuse que le contingent de recrues fournies par la dernière conscription, promulguée dans ses nouveaux Etats, par le Roi de Sardaigne. Il peut avoir deux cents mille hommes sous les armes qui ne vaudront pas, dit le *Times*, la petite armée bien organisée qu'il possédait lorsqu'il avait avec lui le contingent fourni par l'héroïque pays de la Savoie : voici un échantillon de l'appréciation du *Times*.

« La conscription en Italie, qui donne les soldats réguliers, frappe également en vertu de la loi, tous les jeunes gens du pays. Avec un peu de bonne volonté cependant, on fait en sorte que l'immense majorité des conscrits soient paysans. Les volontaires sont tous, presque sans exception, citoyens. Or, ces citoyens sont incapables de remplir le métier de soldat, d'abord à cause de la faiblesse de leur constitution physique, ensuite parce qu'ils raisonnent trop. Placés dans les rangs, la plupart de ces volontaires appartiennent à cette classe de soldats qui sont caractérisés par cette appellation de *baïonnettes intelligentes*. Ils aiment peu le travail et infiniment la conversation. La vie de garnison leur est insupportable. Ils ne sont pas sans avoir une certaine impétuosité, une certaine bravoure sauvage et passagère pendant une campagne ; mais, malheureusement, même en temps de guerre, le *dernier tambour* est intimement convaincu qu'il en sait plus que le *général le plus expérimenté*. Ils aiment mieux donner des ordres que d'en recevoir ; ils n'accomplissent pas le devoir, que, dans leur sagesse, ils ne jugent pas nécessaire. En temps de paix, ils sont tous frondeurs et hommes de club. Ils préfèrent les cafés aux baraques, les opéras aux champs de manœuvres. Ils préfèrent les promenades en voiture aux longues courses à cheval ou aux longues marches. Ils sont très forts pour les démonstrations, les adresses et les expressions de sympathie. Ils fraternisent avec les habitants des villes et entre eux. Ils font la loi quant à ce qui est bon pour eux, pour leur patrie et pour toute l'Europe. Quelques-uns d'entre eux ont de l'argent, ils le dépensent avec leurs camarades, sur un pied d'honnête communisme. »

Il est malheureux que ce portrait, peu flatté, trouve son application ailleurs encore que dans l'armée d'Italie : n'est-ce pas l'image trop ressemblante de la société moderne, telle que peuvent nous la faire, l'indifférence religieuse et le sensualisme ? La société, elle

aussi, est une armée, mais, sans les premiers principes de dévouement au bien général et de subordination, que deviendrait-elle ? Quelque chose comme la *conscription* italienne, une armée en démence ; enfin, à quoi peut-on arriver avec de pareils éléments, sinon à la désorganisation complète de la nationalité, à la ruine de toute autorité et de tout bon principe, en un mot au triomphe au mal et du despotisme le plus abject ?

Analyse du Discours du Rév. Messire Alfred Sentenne,

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE MONTRÉAL,

Prononcé à l'occasion de la St.-Jean-Baptiste, dans l'Eglise de Notre-Dame, le 25 Juin 1860.

Le texte choisi par l'Orateur est celui-ci : *Memento dierum antiquorum... interroga majores tuos, et dicent tibi. Souvenez-vous des jours anciens, interrogez vos ancêtres, et ils vous instruiront.*

En prononçant ces paroles remarquables, et en annonçant ainsi le sujet de son discours, l'Orateur, que l'innombrable auditoire de l'Eglise Notre-Dame allait entendre pour la première fois, sent d'abord ses forces défaillir ; il sent qu'il a besoin d'indulgence pour parler des *ancêtres*, de la *patrie*, de la *nationalité canadienne-française* : Il commence donc à peu près ainsi :

Montant pour la première fois dans cette chaire, je sens, MM., un besoin impérieux de réclamer votre bienveillante attention. Un si grand jour de triomphe pour notre nationalité, un si brillant auditoire demandait, sans-doute, un orateur distingué ; aussi n'aurais-je jamais accepté l'insigne honneur de vous adresser la parole aujourd'hui, si l'obéissance ne m'en avait fait un devoir. Cependant, je l'avoue sans détour, je viens, avec joie et avec bonheur, épancher mon cœur dans les vôtres ; je viens avec confiance vous exhorter au plus beau et au plus noble des devoirs pour des fils bien nés, celui de marcher sur les traces de leurs ancêtres.

C'est une coutume touchante et vénérable dans les familles illustres de conserver avec un respect religieux les traditions du passé. Les fils redisent à leurs fils ce qu'ils ont appris de leurs pères, et ainsi, d'âge en âge, de génération en génération, l'esprit et les généreuses pensées des temps anciens se conservent et se transmettent comme un riche héritage de souvenirs.

Or, comme les individus et les familles, les peuples vivent de traditions. C'est donc un devoir pour eux, s'ils veulent vivre et prospérer, d'interroger leurs ancêtres et de recueillir avec respect leurs enseignements. C'est pourquoi, lors même que la sagesse divine ne nous dirait pas : *Memento dierum antiquorum... interroga patres tuos et dicent tibi*, la sagesse humaine qui préside au gouvernement des empires proclamerait hautement cette importante leçon.

C'est cette pensée, bien digne d'occuper les esprits et de captiver l'attention dans un jour de fête nationale, que l'Orateur va développer dans les trois parties de son discours.

Chaque peuple a sa destinée, sa fin, et c'est en remontant à son berceau, en étudiant son origine, en suivant son histoire et en marchant sur les traces des ancêtres, que ce peuple connaît et atteint sa destinée : tel est l'objet de la première partie du discours du Rév. Messire Sentenne. — Le peuple canadien a aussi une fin à remplir ; cette fin, c'est celle qu'ont eue et poursuivie ses aïeux, et c'est aussi la fin que doivent remplir les Canadiens, en marchant sur les traces de leurs ancêtres : tel est l'objet de la seconde partie du discours de M. Sentenne. Enfin dans une troisième partie, l'Orateur signalant les maux qui menacent d'envahir notre jeune société et de l'éloigner des ancêtres, termine par quelques conclusions pratiques. — Appuyé sur ce passage du livre de la *Sagesse* : *Deus omnia in mensurâ, numero et pondere disposuit*, l'Orateur a commencé sa première partie par démontrer que Dieu qui, par une infinie providence, règle et gouverne tout en ce monde avec *nombre, poids et mesure*, ne suscite jamais un peuple sans avoir sur lui des desseins particuliers.

PREMIÈRE PARTIE.

Après avoir donné à chaque homme venant en ce monde un rôle à remplir dans la société, Dieu n'a pas laissé les sociétés elles-mêmes sans aucune mission. Infiniment sage, il n'a rien fait sans quelque dessein. Nous le savons, ces globes de feu qui roule sur nos têtes, sans jamais s'écarter de leur route ; la terre qui, chaque année, entr'ouvre son sein pour nous faire don de ses fleurs et de ses fruits, ont reçu de lui leur mission. Le soleil poursuivant sa carrière sans jamais l'interrompre et l'Océan s'arrêtant à des limites que ses flots courroucés ne peuvent pas dépasser, obéissent à ses ordres. En un mot, toutes les créatures, ici bas, accomplissent ses volontés saintes.

Au milieu de ce concert unanime de tous les êtres créés, tous occupés à remplir les fonctions que la divine Providence leur a départi, les *peuples* seraient-ils *seuls* exceptés ? Dieu, qui a pris soin de préparer une mission spéciale à chacun des membres de la société, aurait-il abandonné celle-ci au hasard et à l'aventure ? Ce Maître, infiniment sage, après être entré dans les plus petits détails, aurait-il négligé les vues d'ensemble ? Ce serait absurde que de le penser.

D'ailleurs, cette grande vérité nous est confirmée par l'histoire de tous les peuples, mais surtout par l'histoire du peuple hébreu. L'Écriture Sainte, en effet, nous montre Dieu retirant Abraham du milieu d'une race corrompue, pour en faire le père d'une race choisie, dont la sublime destinée sera de donner au monde son Sauveur.

Maintenant, pour remplir ce grand dessein, Dieu se sert des autres nations qui, à leur tour, reçoivent leur mission. Elles deviennent, dans le plan divin, ou des instruments de vengeance pour punir les Juifs rebelles aux volontés célestes, ou des instruments de miséricorde pour ramener dans la patrie ce peuple devenu fidèle.

“ Dieu, dit Bossuet, s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour renverser le peuple juif ; des Perses pour le rétablir ; d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour le protéger ; des Romains pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie qui ne songeaient qu'à le détruire ; enfin, quand les Juifs ont méconnu et crucifié J.-C., ces mêmes Romains ont prêté, sans y penser, leurs mains à la vengeance divine et ont exterminé le peuple ingrat.”

Ainsi, tous ces peuples anciens que nous venons de nommer, les Assyriens, les Babyloniens, les peuples de la Macédoine, les Perses et les Romains ont tous eu, dans les desseins de Dieu, un rôle à remplir. Il en est de même des autres nations, comme il nous serait facile de nous en convaincre par leur histoire.

Ainsi donc, les nations comme les individus, comme tout ce qui existe dans le monde ont une fin particulière à remplir. Quelle est cette fin ? Comment la connaître ? Connaître la fin d'une nation comme d'une chose, c'est savoir tout simplement pourquoi elle a été faite ; et on saura pourquoi elle a été faite et formée, en remontant à son origine. — C'est cette belle et grande vérité philosophique que l'Orateur démontre et développe à peu près en ces termes :

Mais si tous les peuples ont une destinée, n'est-il pas pour eux de la dernière importance de la connaître et de la remplir ? Or, pour la connaître et surtout pour y être fidèles, les différents peuples doivent interroger les traditions des ayeux et marcher constamment sur leurs traces. En effet, c'est en remontant jusqu'à leur origine que les nations peuvent voir plus distinctement les vues de la divine Providence sur elles. Car, au berceau de chaque société il se rencontre un ensemble de faits et de circonstances, telles que les esprits observateurs et profonds peuvent toujours distinguer les volontés du Tout-Puissant. Ordinairement, on voit alors surgir des hommes remarquables, qui, souvent, sans même avoir conscience de leur mission, exécutent pleinement les décrets éternels.

Ici, l'éloquent Orateur a rappelé plusieurs des Chefs fameux des peuples du Nord, qui, au cinquième siècle, se précipitèrent et vinrent fondre sur l'empire Romain, et posèrent les fondements des différents Etats de l'Europe. Atila, s'intitulant le fléau de Dieu, et Genséric, s'exhortant lui-même au pillage et au massacre par ces paroles prophétiques : *Marche contre les nations que Dieu veut punir*, furent, sans le savoir, les instruments de la conversion des peuples qu'ils traînaient à leur suite. Pour opérer leurs conquêtes, ils se dirigèrent vers le centre de la Catholicité, où avec la Religion chrétienne, ces peuples nombreux reçurent le grand bienfait de la civilisation. Ils s'établirent ensuite au milieu du peuple vaincu, et telle a été, comme vous le savez, l'origine de ces grandes Puissances, qui font, encore aujourd'hui, la gloire de l'ancien monde.

Ce fut au milieu d'un combat opiniâtre que la vaillante Nation Française dont nous sommes les des-

endants, se vit appelée au catholicisme. Au moment de perdre la bataille, Clovis tout-à-coup pense au Dieu de Clotilde et promet de l'adorer s'il lui donne la victoire. A quelque temps de là, Clovis vainqueur courbe sa tête altière devant la croix et adore ce qu'il avait méprisé jusqu'à ce jour. Depuis lors le catholicisme s'est toujours conservé dans la nation française, qui, sentinelle vigilante, a toujours défendu les droits sacrés du St. Siège et semble avoir pour mission spéciale de répandre partout la Religion catholique. Quel malheur pour elle si elle renonçait un jour à son glorieux mandat ! Mais rejetons cette triste pensée, pour espérer avec un saint Evêque que les égarements qui se manifestent aujourd'hui dans ses chefs n'atteindront que sa surface, et que cette Nation, née dans le baptistère de Reims, verra les racines de ce beau pays toujours baignées dans les eaux de ce baptême.

Si donc, MM., au berceau de chaque peuple, il se trouve des événements providentiels qui servent à le guider dans la marche qu'il lui faut suivre, n'est-ce pas un devoir pour les descendants, qui ne veulent pas dégénérer, de reporter sans cesse leurs regards sur leurs ancêtres, d'étudier attentivement et leurs paroles pour y lire les volontés célestes, et leurs exemples pour les imiter ? Pourquoi voyons-nous le peuple Juif recourir toujours aux lois de Moïse ; les Romains en appeler constamment aux lois de Romulus et de Numa ; Athènes à celles de Solon, et Sparte aux lois de Lycurgue ? N'est-ce pas parce que ces peuples comprenaient que le principe qui les avait fait naître était aussi celui qui devait dans la suite les faire vivre et grandir.

C'était des arbres qui, pour étendre leurs rameaux, avaient besoin de cette même sève qui autrefois les avait fait germer. Aussi voyons-nous ces peuples prospérer tant qu'ils sont fidèles à consulter et à suivre la direction que leur avait imprimé leurs premiers législateurs, et périr dès lors qu'ils les abandonnent. Donc, rien de plus raisonnable de plus philosophique que cette parole de l'Écriture : *Me mento dierum antiquorum... interroga majores tuos ! et dicent tibi. Souvenez-vous des jours anciens... interrogez vos ancêtres, et ils vous instruiront.*

SECONDE PARTIE.

Ainsi donc chaque peuple a une fin ; et cette fin, il la reconnaît dans les ancêtres, la poursuit et la remplit en marchant sur leurs traces. — Le Peuple Canadien serait-il le seul peuple dans ce monde sans destinée ? seul, aurait-il été jeté au hasard sur cette partie du continent d'Amérique ? Non, sans doute : comme toutes les nations de la terre, il doit aussi exécuter les décrets éternels de la Providence. Mais quels sont ces décrets ? Quels sont ces desseins ? Quelle est cette destinée, cette fin ? Pourquoi le Peuple Canadien a-t-il été placé sur cette terre, sur les bords du beau fleuve St.-Laurent, à la tête des Amé-

riques, plutôt que partout ailleurs? C'est à toutes ces différentes questions que l'Orateur a répondu dans la seconde partie de son discours : Essayons de le suivre.

Deux peuples puissants, constamment jaloux de leur grandeur, et remarquables par leurs rivalités mutuelles, se rencontrèrent sur ce Continent, dans le dessein d'y établir des colonies ; mais chacun dans un but bien différent. L'un, obéissant toujours à son esprit d'entreprise et de commerce, voulut s'enrichir par l'échange des pelleteries ; l'autre, fidèle à ce besoin de dévouement, de charité et de zèle qui l'a toujours distingué, se proposa de répandre, sur ces plages encore barbares, les bienfaits de la civilisation par le Catholicisme. Ainsi, quand le premier de ces peuples songea à venir satisfaire dans ces contrées sa soif de l'or ; l'autre voulut seconder les desseins de Dieu qui inspirait à ses Rois la pensée de se choisir un certain nombre de leurs meilleurs sujets, pour venir dans ce pays y répandre les lumières de l'Evangile, y faire régner la justice et la vérité. Ce fut là, MM., l'œuvre de nos Pères. Ils ont été un peuple choisi, un peuple d'apôtres, et ils ont poussé le zèle apostolique jusqu'à l'héroïsme et au martyr, comme les glorieuses annales de notre histoire en font foi.

Notre premier fondateur, l'immortel Jacques Cartier, en affrontant les dangers des mers, en marchant avec intrépidité à la découverte de nouvelles plages, nous apprend dans ses lettres qu'il avait pour but de communiquer sa foi aux barbares. Voyant le soleil donner sa chaleur et sa lumière au monde entier, il pensait qu'il en devait être ainsi du Catholicisme, et que celui-ci était appelé à vivifier toutes les nations. Vous le savez, ce fut aussi pour ce même motif de zèle qu'une Colonie toute catholique vint s'établir dans cette île de Montréal, aujourd'hui si florissante. Ses fondateurs nous l'expriment clairement dans ces paroles qui vous sont connues et que nous devons toujours aimer à entendre, parce qu'elles nous rappellent notre glorieuse mission :

« Il ne faut pas, disent-ils, mesurer les pensées de Dieu avec les nôtres, ni estimer qu'il nous ait ouvert, à travers tant de mers, ces chemins auparavant inconnus, pour en rapporter seulement des castors et des pelleteries. Cela est bon pour la bassesse des desseins des hommes, mais trop éloigné de la majesté de Dieu, de la profondeur de ses voies et des intentions secrètes et admirables de sa bonté... Nous nous proposons de faire célébrer les louanges de Dieu dans un désert où Jésus-Christ n'a point été nommé et qui auparavant était le repaire des démons. »

Mais, pour remplir ce généreux dessein, qui nous dira tous les obstacles que nos Pères ont eu à surmonter, tous les dangers qu'ils ont courus ? Les barbares leur ont presque toujours fait la guerre, et ont récompensé leur dévouement et leur charité par des actes de cruauté inouis.—Souvent, oubliés de la mère-patrie, ils eurent mille difficultés à tirer une pénible existence d'un pays encore inculte et sauvage. Ce-

pendant tant d'obstacles ne les ont pas empêché de prospérer. Toujours fidèles à Dieu, ils ont grandi sous la protection de sa main puissante et nous ont légué le plus beau des héritages, la réputation d'un peuple remarquable par sa foi, par sa probité et par l'aménité de ses mœurs patriarcales. Pouvions-nous désirer un plus beau don ? Car, enfin, ce n'est pas le nombre qui donne la véritable célébrité à un peuple. S'il en était ainsi, l'Empire Chinois, avec ses trois cent millions d'habitants, auraient incontestablement la priorité.

C'est encore moins la force brutale. Au jugement de tout homme de cœur, la vertu, le zèle des grandes choses, voilà ce qui peut rendre un peuple célèbre, et tel a été l'héritage que nous ont légué nos pères. A nous maintenant, de le perpétuer ; à nous, de poursuivre une carrière si noblement commencée ; à nous, de remplir la sublime mission qui, dès l'origine, leur a été confiée ; celle de faire briller sur ce Continent toute la bonté, toute la grandeur, toute la sainteté du catholicisme. Pleins de confiance en la divine Providence, ils n'ont pas reculé devant un si glorieux mandat, et le succès a répondu à leurs généreux efforts. Suivons leurs traces et nous ne manquerons pas de réussir. Comme eux soyons fermes dans la foi, imitons leur zèle pour notre Religion sainte et Dieu bénira nos travaux. Secondant ses desseins, il combattra pour nous, s'il le faut, comme autrefois il a combattu pour Israël ; et avec son secours, si nous sommes fidèles, nous aurons toujours le bonheur de voir l'étranger, visitant les rives enchantées du St. Laurent, y admirer un peuple conservant dans toute sa sainteté la foi des Clovis, des Charlemagne et des St. Louis, et parlant avec pureté cette belle langue des Fénélon et des Bossuet que l'Europe savante se fait un honneur de parler. Mais si jamais nous avons le malheur de tourner le dos à nos ayeux pour adopter d'autres croyances, c'en serait fait de notre nationalité. Ne remplissant plus les desseins que Dieu avait sur nous, nous n'aurions plus de raison d'exister comme peuple ; et qui nous dira les vengeances auxquelles Dieu pourrait alors nous soumettre ? Ah ! ne l'oublions pas ; pour les nations, il n'y a pas, après cette vie, comme pour les individus, un ciel et un enfer. C'est ici-bas, que se trouve pour les peuples, la punition comme la récompense. Le peuple juif qui a vu périr en un seul siège onze cent mille de ses malheureux enfants, en est un exemple bien terrible. Depuis lors, ce peuple déicide est sans patrie ; il est vagabond dans les quatre parties du monde, et porte partout sa honte et son déshonneur. Pour nous, j'ignore quel serait notre châtement si nous étions infidèles à notre vocation ; cependant j'en trouve un assez grand dans la perte de notre nationalité, et celui-là je le crois certain. Car sans notre religion que nous sommes appelés à faire briller et aimer en ce pays, nous n'aurions plus ce lien puissant qui, toujours, nous réunit sous le même étendard et nous porte tous

à combattre pour la défense de la même cause. Elle est notre sauvegarde et fait notre force, parce qu'elle fait notre union. Avec elle nous formerons toujours un peuple, et sans elle nous ne tarderions pas à devenir une race dégradée qui, après avoir renoncé à un passé plein de foi et de vertu, se verrait obligée d'adopter des mœurs étrangères.

Mais ce malheur, le plus grand qui puisse nous arriver comme peuple, n'est-il pas à craindre? Et, s'il est à craindre, que devons-nous faire pour l'éviter? Ces deux questions ont fait l'objet d'une troisième et dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est donc pour la propagation du christianisme, pour la grande gloire de Dieu et de son Eglise que le peuple canadien a été formé; c'est donc pour commander par le catholicisme sur toute l'Amérique que la divine Providence l'a placé sur ce sol plutôt que sur tout autre. C'est donc dans ce but que nos ancêtres ont travaillé, qu'ils ont combattu, qu'ils ont réglé leur conduite et qu'ils ont été autant de héros apostoliques. Mais pouvons-nous dire que nous sommes leurs descendants? Pouvons-nous dire comme eux : *Nous nous proposons de faire célébrer les louanges de Dieu?* Pouvons-nous dire que nous avons conservé le dépôt sacré de tant de vertus qu'ils nous ont confié, la foi, la probité, l'honnêteté, l'aménité, la simplicité et la frugalité de leurs mœurs? Pouvons-nous dire que nous avons continué leur œuvre de dévouement et de patriotisme religieux? Pouvons-nous affirmer toutes ces choses?... L'intempérance, le luxe, l'usure, le mépris de l'autorité, de notre langue, de nos usages, la mauvaise foi et surtout l'anglification sont là pour nous répondre. Telles sont les diverses considérations que l'Orateur a développées dans la troisième partie de son discours, et que nous allons tâcher de reproduire de notre mieux.

Tous les peuples peuvent déchoir de leur vocation, être infidèles à leur destinée, et par suite comme châtement de leur infidélité, être rayés de la liste des nations. Mais nous surtout, nous avons des raisons particulières de redouter ce malheur. Car nous avons à nous tenir constamment en garde contre cette action incessante et puissante d'éléments étrangers qui, mêlés à notre population, tendent sans cesse à la fusionner, à la niveler, à l'effacer, en lui communiquant leurs lois, leur langue et leurs préjugés. Sans doute, je ne demande pas ici qu'on méprise les mœurs des nations qui vivent au milieu de nous. A Dieu ne plaise qu'une pareille pensée me vienne jamais à l'esprit! Non, respect pour tous, respect pour les autres, mais aussi respect pour nous; respect pour nos droits, respect pour nos usages, respect, surtout pour notre religion sainte. L'honneur le plus sacré, nos intérêts les plus chers nous font un devoir de faire respecter toutes ces choses. L'indifférence en pareille matière serait un crime, parce qu'elle tendrait à la destruction de notre nationalité.

Mais de plus, nous avons à nous tenir en garde contre des vices qui feraient rougir nos pères s'ils

sortaient un instant de leurs tombes, et qui semblent vouloir se propager parmi nous. Je veux parler principalement de *l'intempérance*, du *luxe* et de *l'usure*.

L'intempérance est un monstre abominable qui dégrade et avilit toutes ses victimes. Après avoir jeté le déshonneur dans la famille, ce vice, plus redoutable que la peste, s'il se propage et se multiplie, ne tarde pas à détruire dans la société toute Religion, toute pudeur, tout ce qu'il y a dans l'âme de dignité humaine. Avec ce vice, les sentiments nobles et généreux, les grands dévouements, l'amour du sol natal disparaissent bientôt pour faire place aux scandales publics, aux troubles et aux déchirements domestiques, à la dissipation du modeste héritage transmis par les ancêtres, et aux crimes qui peuplent les prisons et les pénitentiaires, et rougissent les échafauds. Aussi voyons-nous la Russie employer cet ignoble moyen pour étouffer dans les enfants de la glorieuse Pologne l'ardeur d'un patriotisme inextinguible. Au mois de mars de l'année dernière, un de ses gouverneurs, dans une circulaire, recommandait aux autorités de découvrir, dans le rayon de leur juridiction, les sociétés de tempérance et de lui faire connaître les secours employés par les prêtres pour détourner leurs paroissiens de l'ivrognerie. Peut-on trouver quelque chose de plus infâme? Cependant, ce gouverneur voulant détruire la *nationalité* de tout un peuple, pouvait-il, pour arriver plus sûrement à son but, prendre un moyen plus efficace! En effet, comment en grande partie ont péri ces nombreuses peuplades qui habitaient autrefois ce Continent? N'est-ce pas par cette eau de feu que leur cédaient des marchands sans cœur et avides d'un gain sordide? Ce qui leur est arrivé ne pourrait-il pas nous arriver à nous-mêmes, si ce vice devenait plus commun? Courage donc, ô vous tous qui avez eu la générosité de vous enrôler sous la bannière de la tempérance, et qui hier encore la portiez en triomphe avec bonheur. Courage! votre œuvre est éminemment nationale; faites vos efforts pour vous adjoindre le plus de compatriotes que vous pourrez, et vous éloignerez de notre beau pays un vice déshonorant, et capable de faire sa ruine.

Le *luxe*, MM., peut aussi nous conduire à notre perte. "Si une expérience de trois mille ans, dit un savant Cardinal, si le consentement unanime des sages de l'antiquité, doivent être de quelque poids pour établir une vérité de morale, la question du luxe est décidée. Point de législateur qui ne l'ait proscrit, point de philosophe qui n'en ait reconnu la dépravation; point d'historien qui n'en ait peint les funestes effets dans la chute et le renversement des empires! En effet, le luxe, par son goût immodéré des parures, par l'enivrement des fêtes, par l'engouement d'une littérature matérialiste, fait régner partout un sensualisme énervant sous l'empire duquel tout s'affaïsse, tout dépérit et meurt dans les grandes nations.

C'est à vous surtout, ô femmes canadiennes, qu'il

appartient de prévenir un si grand malheur, en aimant la simplicité et la modestie dans tous vos habillements. Loin de chercher à imiter toutes les modes, à en suivre toutes les frivolités et les caprices, mettez toute votre ambition à connaître cette décence et cette retenue qui toujours doivent distinguer la femme chrétienne, et vous rendrez un grand service et à la famille pour laquelle le luxe est souvent une cause de dettes et même de ruine, et à la *nationalité canadienne* en jetant sur elle un reflet de chaste vertu qui certainement ne manquera pas de lui faire honneur.

L'Orateur a dit ensuite quelques mots contre cette jalousie qui nous dévore et nous divise au profit de nos rivaux ; contre la vénalité et la corruption des consciences qui, depuis quelque temps, souillent les élections ; contre le manque de respect pour l'autorité, contre l'esprit de défiance et d'insubordination pour l'Eglise et ses ministres, qui fait parmi nous des progrès si sensibles, enfin contre la hideuse plaie de l'usure, non moins funeste que les précédentes.

A tous ces maux, le Rév. Messire Sentenne a indiqué pour remède l'imitation de nos pères dans leur simplicité, dans leur probité, dans leur désintéressement, et surtout dans leur attachement sincère à la foi. Avec cette imitation, a-t-il dit, on verra toujours fleurir parmi nous la bonne foi, la bienfaisance, la justice, la paix des familles ; on verra de bons pères, de bons époux, de bons citoyens, de bons magistrats, de vrais héros ! On verra fleurir et prospérer la nationalité Canadienne-française.

Nous regrettons de n'avoir pu reproduire intégralement ce discours ; plus que tout autre, nous sentons le défaut de l'analyse d'un tel travail : Pour être bien apprécié, il aurait besoin d'être présenté tel qu'il est. Aussi, nous serions-nous refusé à ce genre de reproduction, si on ne nous l'eût pas en quelque sorte imposé, en nous assurant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de faire connaître une œuvre si patriotique, que tous nos lecteurs verront avec plaisir, que nos jeunes gens liront avec profit, et où nos descendants trouveront d'utiles enseignements.

Un jour de Congé à la Montagne.

Lettre à un ami, par M. Robidoux, Elève en Belles-Lettres, lue à une séance littéraire du Collège de Montréal, la veille de la St.-Jean-Baptiste.

MON CHER AMI,

Plusieurs fois tu m'as témoigné le désir d'avoir une petite description de nos *congés de Montagne*, de nos jeux et de nos amusements divers. Quoique, en bon écolier, je n'aime pas à écrire, je vais essayer aujourd'hui, pour te complaire, de répondre à tes vœux. Du reste, jamais occasion ne fut plus favorable. Hier en effet, était un de ces heureux jours qui font époque pour des élèves. C'était le jour choisi pour célébrer la fête du vénéré Supérieur du Séminaire, père ten-

dre et dévoué de cette maison. Tu ne me blâmeras donc pas d'avoir choisi, de préférence, ce congé pour sujet de mon esquisse.

Je commence : Il était cinq heures, lorsque les coups redoublés de la cloche se firent entendre à nos oreilles attentives, et réveillèrent ceux qui auraient pu dormir encore en ce moment, attendu avec tant d'impatience, appelé par tant de vœux. En un instant tout le monde fut debout. Les soldats du général Lamoricière sont moins prompts à obéir au commandement, moins prompts à se munir de leurs armes. Moi-même, quoique d'ordinaire un peu lent, et quoiqu'il m'en coûte à m'arracher des bras de Morphée, je fus bientôt sur pied. Le cœur palpitant, chacun s'empresse de porter ses regards vers le ciel, moins, je crois, pour jouir de la lumière que pour s'assurer que le temps promettait un beau jour. Les craintes qu'avaient excitées les sombres nuages de la veille furent bientôt dissipées. Les rayons du soleil levant éblouissaient nos yeux ; le ciel était pur et serein ; l'hirondelle volait en chantant au-dessus de nos fenêtres ; tout enfin nous annonçait un beau congé. La joie rayonnait sur tous les fronts. Des sourires furtifs, une allure plus gaie en étaient comme l'épanouissement. Cependant, on fait de son mieux sa toilette. La parure des plus grandes fêtes n'est point négligée ; puis la cloche nous avertit de descendre à la Chapelle pour offrir nos premiers hommages au Dieu d'amour à qui appartiennent les *prémices de tous les cœurs*, mais surtout de la jeunesse. M. le Directeur offrit le saint sacrifice, pendant lequel nos jeunes voix se mêlèrent aux doux accords de l'orgue et répétèrent en chœur ce refrain du cantique à la Vierge : *Donne nous un beau jour*. Nous avons été exaucés au-delà de nos espérances.

La messe terminée, nous nous mîmes en route pour notre *chère Montagne*. Nous avons bientôt franchi le court espace qui nous en sépare. Tous la saluent par un aimable sourire. La brise matinale, l'air embaumé, le riant aspect de nos riches campagnes unis aux joies de la fête nous transportent et nous ravissent. Nous sommes heureux et nous goûtons avec délices les plaisirs purs que le ciel nous prépare.

Après un copieux et succulent déjeuner, nous descendons gaîment en récréation, et alors commencent les jeux, les ébats. Les uns choisissent le *Jeu de Paume* ; d'autres, armés d'une longue *palette*, font voler, dans l'espace, la *balle* qui rebondit par mille sauts dans la prairie. Ceux-ci mettent en activité les nombreuses *balançoires* ; ceux-là poursuivent dans sa course légère un brillant *papillon*, dans l'espoir d'enrichir d'un *nouveau captif* leur savante collection. Au signal donné, les jeux cessent, les conversations sont suspendues. Les préparatifs de la fête vont commencer. Chacun veut y contribuer. Pas un ne restera en arrière lorsqu'il s'agit de fêter un père bien-aimé. Quelques-uns décorent le Réfectoire d'inscriptions et de verdure, d'autres bordent de jeunes

érables l'allée que doit parcourir M. le Supérieur. Des guirlandes de mousse vertes, artistement tressées, sont suspendues en dôme sur l'avenue qui conduit à la maison de campagne. La rose de nos jardins, le lis de nos vallées, l'humble violette de nos buissons maintiennent leurs riches couleurs au vert feuillage. Dans le fond, notre demeure champêtre se dessine avec ses blanches murailles et ses persiennes rouges. A gauche, un joli ruisseau roule quelque temps ses ondes claires sur un terrain semé de petits cailloux, tombe à quelques pas en gros bouillons d'écume et s'échappe à travers la plaine. Les parois de ce portique de verdure sont décorées d'oriflammes, de gais pavillons en signe de notre commune joie. Mille inscriptions en l'honneur du Héros de la fête sont suspendues aux branches des arbres et encadrées avec goût par des guirlandes de fleur. Les plus jeunes parcourent la prairie en tous sens pour la dépouiller de ses fleurs et en joncher la terre que M. le Supérieur doit fouler à ses pieds. De distance en distance, s'élèvent de beaux arcs de triomphe au-dessus desquels on lit ces paroles enchassées dans des boules de neige : *Vival Dominicus*. Il semblait que les Elèves eussent voulu emprunter la voix de toutes les créatures, pour célébrer dignement les vertus et la bonté de leur vénéré Père.

Un nouveau tintement nous annonce la fin de la récréation. Nous nous réunissons tous pour réciter une partie de l'*office de la T. Ste. Vierge*, et nous reprenons nos jeux avec plus d'ardeur et d'activité, tant il est vrai que les plaisirs ont un charme plus grand, lorsqu'ils sont entremêlés de quelque exercice pieux. Cette fois on choisit d'autres amusements : Les uns amis des Beaux-Arts, font redire aux échos de la montagne les joyeuses fanfares de nos *airs nationaux*; d'autres, le crayon en main, se mettent à dessiner, tandis que ceux-ci font une partie de *Dames* ou d'*Echec*. Ceux-là répètent tout haut des vers harmonieux.

Jeunes poètes que le souffle de l'inspiration anime, dites-nous à qui vous réservez vos premiers essais ? Je les entends me répondre :

Il va bientôt apparaître sur nos montagnes : mais silence, fais violence à ton cœur ; suis-nous, la cloche nous appelle, volons au-devant de notre Père bien-aimé !

En effet, le réglementaire sonnait à toute volée l'airain, que j'appellerais presque sacré, car nul autre que lui n'a le droit d'y toucher. Il est onze heures. Nos professeurs précédés de la *Bande de Musique* au devant de laquelle brille la *Bannière* déployée, s'avancent en bel ordre vers le Parc du Séminaire. Les instruments se font entendre. Peu après, mille cris joyeux font retentir au loin : *Vive M. le Supérieur ! vive M. le Supérieur !* Nos jeunes frères, l'épée au côté, le casque sur la tête, l'arme au bras, rangés en avant, saluent son arrivée ; on aurait dit un bataillon de Zouaves qui attendaient le passage de leur général.

M. le Supérieur entouré des prêtres vénérables invités à la fête, les salua avec un vif sentiment de joie

et les remercia avec attendrissement. Enfin, il apparut sur l'esplanade ; nous montons à sa suite au réfectoire où nous trouvons des tables *somptueusement servies* et qui rivalisaient avec la richesse des décorations. Les Elèves avaient redoublé d'efforts, de zèle, d'activité ; M. l'Econome n'avait pas voulu se laisser passer en générosité. Le diner commença par une *Lecture Pieuse, suivant l'antique usage*, après quoi M. le Supérieur donna le *Deo gratias* qui fut accueilli et répété par une vive explosion de reconnaissance : c'était le signal d'innocentes et enjouées causeries.

La joie était dans tous les cœurs, mais elle devait éclater au dehors. Aussi tout fut employé pour lui servir d'organe : musique, chansons, discours, poésies. Ce qui parut plaire surtout à M. le Supérieur fut un petit dialogue, en vers, récité par quatre jeunes élèves avec une candeur, un naturel et une grâce charmante. M. le Supérieur, à son tour, nous adressa quelques paroles chaleureuses par lesquelles il nous exprimait son entière satisfaction et le bonheur qu'il éprouvait en se trouvant au milieu de nous. Il parlait encore, lorsqu'on laissa descendre sur sa tête une couronne de fleurs, adroitement placée au-dessus de la table des convives. Inutile de te dire quels furent sa surprise et nos applaudissements. Mais déjà nous sommes au réfectoire depuis une heure et demie : il est temps d'en sortir.

Les jeux, les ébats, les amusements recommencent de nouveau. Les uns, et j'étais de ce nombre, nouveaux Philippe, gravissent le sommet de la montagne, et, plus heureux que celui-ci, lorsqu'il monta sur la cime de l'Hémus, nous pûmes rassasier nos regards d'une des plus magnifiques perspectives que la nature si riche et si belle, en Canada, puisse offrir à l'œil avide du voyageur.

A nos pieds, se déroule la superbe ville de Montréal, avec ses toits de fer blanc qui brillent au soleil comme l'argent le plus pur, avec ses dômes, ses clochers qui s'élancent vers le ciel. A notre gauche, se dessinent les cimes vaporeuses des monts Bel-Œil, St. Hilaire, St. Jean-Baptiste, dont la croix, frappée par les rayons du soleil, fait jaillir des flots de lumière. En face, la longue et majestueuse chaîne des Alleghans forme l'horizon avec ses pics élancés et ses riches plateaux. Puis, les vastes campagnes du Canada, chargées de riches moissons, semées de jolis villages que surmonte la croix, symbole de la Foi et de la Religion de nos pères. Enfin, tout près de nous, à quelques pas de la Cité, nous apercevons de riantes maisons de campagne entourées de parterres ; de riches villas élégamment assises au milieu d'épais bosquets, de jardins fleuris. On dirait que Flore et Pomone ont épuisé la richesse de leurs présents pour orner ce délicieux séjour. C'est là que le *Rossignol*, la *Grive*, la *Linote*, la *Fauvette* font résonner le boccage de leurs douces chansons.

Dans le fond de ce riche tableau, le *Saint-Laurent* roule avec majesté ses eaux limpides ; il nous appa-

rait comme un immense miroir dont les deux rives verdoyantes forment le somptueux encadrement. Pour moi, malgré la beauté de ce spectacle, j'aime mieux le voir avec ses nombreux vaisseaux qui le sillonnent en tout sens, avec son *Pont Victoria*, qui, comme un géant, semble le tenir enchaîné dans ses étreintes de fer. Non loin de nous, s'élève le majestueux édifice du Grand Séminaire, décoré de deux antiques tourelles, riches en souvenirs. C'est du haut de ces tours que nos Pères ont soutenu tant de combats contre des ennemis aussi féroces que redoutables, et en sont sortis victorieux pour la gloire de la Religion et l'honneur du pays. A la vue de ce glorieux souvenir, conservé avec un religieux respect, tout vrai Canadien sent battre son cœur d'un noble orgueil. Ah ! si jamais un d'entre nous laissait refroidir les sentiments de foi, de courage qui ont animé nos Pères et qui doivent toujours être le signe distinctif de notre nationalité, je lui montrerais ces deux tourelles et je lui dirais : " Non, tu n'as jamais eu une étincelle du *vrai patriotisme* si ton cœur reste insensible devant ce monument sacré." C'est dans ce pieux asile, dans ce sanctuaire béni, que sont formés ces intrépides apôtres, ces généreux missionnaires qui, chaque année, vont sur nos plages lointaines et solitaires, dans nos grands déserts, porter la civilisation et le flambeau de la foi. Quelle gloire pour mon pays ! Déjà, je le sais, quelques-uns de mes compagnons ont senti s'allumer en eux une étincelle de ce feu sacré ; car je les ai remarqué portant sans cesse un œil d'envie sur cette sainte retraite. Sans doute, ils *marquaient du regard* la place qu'ils y occuperont un jour.

A propos du Grand-Séminaire, je n'oublierai pas l'heureux rapprochement qu'inspira à un de mes disciples la récréation de ces jeunes Lévités. Le plus grand nombre se promenaient gaiement dans les sombres allées du jardin, bordées d'un épais gazon. Quelques-uns faisaient glisser le léger canot d'écorce sur l'onde transparente du magnifique bassin nouvellement réparé. Nous regardions avec complaisance ces aimables jeux, lorsqu'un de mes condisciples, le même dont je viens de parler, nous fit cette réflexion aussi poétique que vraie :

Aujourd'hui ces Messieurs manient la rame, dirigent le canot pour leur plaisir et leur amusement ; un jour viendra, et peut-être qu'il n'est pas éloigné, où ils monteront ce frêle esquif pour traverser les grands lacs, les larges rivières ; et une croix à la main, le bréviaire sous le bras, ils voleront à la conquête des âmes.

Cette remarque, qui s'harmonisait si bien avec nos impressions de la journée, fut accueillie avec enthousiasme. Puisse l'Esprit de Dieu se reposer de plus en plus sur ce foyer ardent d'héroïsme chrétien et sacerdotal ! Puisse le nombre des vocations ecclésiastiques s'accroître chaque année dans nos rangs !...

Tout en faisant ces réflexions, nous étions descendus, et nous voilà de nouveau en face de notre maison de campagne. Un spectacle moins beau peut-être

que celui dont nous venions d'être témoins, mais plus touchant, vient frapper nos regards. Notre bien-aimé Supérieur, malgré une indisposition assez grave, avait voulu consacrer la journée entière à ses chers enfants. Revenus de notre excursion, nous avons pu le contempler à loisir. Il était assis sur un modeste banc de bois, au pied d'un arbre : sur sa tête était suspendue cette inscription : *Nemo tam pater!* Pouvait-elle être mieux justifiée !

Les plus jeunes se pressaient autour de lui, avides d'entendre les histoires si intéressantes qui coulaient de sa bouche, entremêlées avec à-propos de quelques mots d'une piété tendre et onctueuse, de réflexions aussi justes que spirituelles, et toujours pleines de bonté.

A cette vue, le récit simple et naïf des évangélistes s'est présenté à notre mémoire. Il nous semblait voir Notre Seigneur accueillant les enfants de la Judée et les bénissant avec une inexprimable douceur. N'y avait-il pas là en effet plus d'un trait de ressemblance ? Le reste de la journée s'est passé en exercices pieux et en amusements. Le soir, même somptuosité au réfectoire, mêmes chants et même cordialité entre les maîtres et les élèves.

Nous voilà de nouveau en récréation ; notre montagne nous offre toujours de nouveaux charmes. L'air est plus frais et plus pur, l'aspect de la campagne plus enchanteur. Nous nous promenons quelques instants et mille cris joyeux nous appellent à un dernier et beau spectacle. Quelques-uns de nos condisciples, élèves de philosophie, avaient redoublé de zèle et d'activité ; ils étaient parvenus à construire une magnifique *montgolfière* aussi remarquable par la régularité du dessein que par la solidité de la confection. Ils s'approprièrent à la gonfler et ces préparatifs nous attirèrent tous à leurs côtés. M. le Supérieur voulut bien s'y rendre lui-même pour jouir du bonheur de sa nombreuse et chère famille. Enfin, la flamme pétillante, la fumée monte ; peu à peu le *ballon* s'enfle. Déjà il atteint les dimensions fixées par le calcul de la science. Tout-à-coup on coupe le fil qui le retenait suspendu. Notre *messenger aérien*, abandonné à lui-même, se penche, se relève ; il s'incline de nouveau, se redresse : un silence profond règne dans l'assemblée, chacun suit ses moindres mouvements avec anxiété. Enfin, le voilà fixé. Il monte dans l'air avec assurance ; des applaudissements prolongés saluent son heureuse ascension. Nous le suivons des yeux pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'enfin il disparaisse à nos regards. Ce fut alors qu'un élève, s'approchant de M. le Supérieur, se permit de lui dire : " Ainsi, vénéré Père, sont montés vers le ciel les prières et les vœux que nous avons adressés à Dieu pour votre conservation et votre bonheur." " Mon enfant, reprit M. le Supérieur, tout ému ; je vous remercie de vos souhaits. Oui, vos prières et vos vœux sont montés vers le trône de Dieu ; il les exaucera, j'en ai la douce

confiance : car Dieu aime la prière des cœurs vertueux et innocents."

Telles ont été nos joies, cher ami, dans ce beau jour. Telles nous les retrouvons, à peu de chose près, chaque fois que nous allons jouir d'un congé de montagne. Joies innocentes, plaisirs purs que nul remords, nulle crainte, nul souci ne viennent attrister. Puisse-tu en trouver de semblables au milieu de tes amis pendant ces belles promenades que tu fais si souvent à la campagne et dont je désire à mon tour la description. Tu le vois, malgré mes répugnances, je me suis exécuté de bonne grâce. Tu me rendras la pareille ; et dans quelques jours tu me donneras de tes nouvelles. Puisse ta lettre arriver avant la fête de M. le Directeur, afin que je puisse la relire, à loisir, sous ces mêmes arbres où j'ai été témoin de la fête qui m'a inspiré ce que je viens de t'écrire. Adieu.

Bibliothèque Publique de Montréal.

L'Œuvre des Bons Livres, qui s'est agrandie et perfectionnée sous le nom de Cabinet de Lecture, n'a pas cessé, depuis le jour où un prêtre zélé, triomphant de tous les obstacles, l'établit dans la ville de Montréal, de devenir de plus en plus utile et de produire un très grand bien dans l'intelligence de la jeunesse Canadienne. Grâce à ce zèle infatigable, désormais tous ceux qui voudront faire de bonnes lectures sans encourir de grands frais, trouveront à la bibliothèque du Cabinet de Lecture, tous les livres capables d'intéresser l'imagination sans la fatiguer, d'instruire l'intelligence sans l'engager dans la voie ténébreuse de l'erreur et des mauvais principes, et de former le cœur à la connaissance, à l'amour et à la pratique des préceptes de la plus pure morale, appuyés sur les lumières de la révélation comme sur celles de la saine raison.

A l'occasion d'une augmentation considérable que vient de recevoir cette œuvre éminemment patriotique et si bienfaisante, nous nous faisons un plaisir de faire connaître au public Catholique de Montréal, au public lisant, ami des lettres, des sciences et de la vérité ; à la jeunesse surtout, dont les moments d'oisiveté sont si dangereux et quelquefois si funestes, les avantages immenses qui doivent ressortir des peines sans nombre que veulent bien s'imposer tous les jours MM. les Directeurs de l'Œuvre.

Partout l'utilité de ces Bibliothèques de Bons Livres s'est fait sentir ; elles existent dans toutes les villes de France ; partout elles produisent le plus grand bien et se sont toujours montrées capables de résister avantageusement aux flots envahisseurs des mauvais livres et des doctrines impies. Mais en Canada, il semble qu'on pourrait dire qu'elles sont d'une indispensable nécessité. En effet, la cherté de nos livres importés, met une bibliothèque un peu fournie, hors de la portée de la plupart des bourses. Je me trompe, *il y a des livres que l'on peut avoir à bon marché, que l'on nous donne presque : ce sont les romans les plus dégoûtants et les plus hideux.*

Ceux-là, chacun peut les avoir. Mais les bons livres, les livres de science, de haute littérature, de saine philosophie, de bonne histoire, sont malheureusement d'un abord difficile ; et une collection tant soit peu considérable atteint bientôt un prix presque fabuleux. On voit donc à quoi serait réduite notre jeunesse, si pleine d'intelligence et d'avenir, mais dont les ressources pécuniaires ne dépendent pas toujours à son ardent désir d'apprendre. La plupart seraient donc réduits, ou bien à lire des livres qu'il est infiniment préférable de ne jamais connaître, ou bien à souffrir souvent de l'absence d'un bon livre qu'il leur serait si important de connaître.

Peu à peu ces inconvénients disparaîtront du milieu de nous ; un jour viendra, et nous l'appelons de tous nos vœux, où à côté de la bibliothèque paroissiale l'on verra une grande *Bibliothèque publique* à l'instar de celles des principales villes de l'Europe.

En attendant, la Bibliothèque paroissiale est ouverte à tous ; chacun est invité à venir y puiser les connaissances dont il a besoin, et y chercher les amusements que procure une lecture attentive. Plus le public sera assidu à fréquenter cette bibliothèque, plus grand sera le nombre de livres en circulation et plus heureux aussi sera le cœur du prêtre, qui consacre sa vie, ses sueurs et tous ses instants, à procurer aux autres les avantages qu'il a pu autrefois apprécier lui-même. Ne lui refusons pas cette satisfaction. Souvent, nous lui avons entendu lire que tout son bonheur serait de voir la jeunesse de Montréal, assidue dans les salles du Cabinet de lecture et de la bibliothèque. A nous donc de remplir ce devoir de reconnaissance !

Un bon livre est comme un bon ami. Plus on reste avec lui, mieux on l'apprécie. Dès qu'on a commencé à le connaître, on ne peut plus s'en séparer. Que de jouissances une lecture attentive ne procure-t-elle pas ? Dans un livre, vous apprenez à connaître les hommes illustres de toutes les époques ; vous conversez avec eux ; vous vous instruisez à leur école, et guidé par leur génie, vous les suivez dans les sentiers nouveaux qu'ils vous frayent à chaque pas. Le talent de l'auteur que vous étudiez, devient en quelque sorte votre talent, ses connaissances deviennent les vôtres. Sans travail, sans peine, vous profitez de ses découvertes, de ses inventions, de ses progrès. Vous vous rendez maître de sa science, et, en peu de temps vous pouvez acquérir ce qui, peut-être, lui a coûté des années de recherches et de sueurs.

Oui, ne craignons pas de le répéter un bon livre, c'est un trésor.

Avec Plutarque, vous apprendrez à connaître les hommes et tous les mystères de leur conduite ; vous pénétrerez jusque dans les replis de leur cœur, vous vivrez avec les personnages les plus illustres chez les Grecs et les Romains.

Avec Tacite, vous apprécierez avec justesse la portée des événements, vous jugerez des choses avec sagesse et écouterez avec délices des sentences de morale dignes d'un autre maître. Avec Cicéron et Bossuet, vous verrez comment par la parole on peut conduire une nation, émouvoir les masses, les pousser au bien ; et vous admiri-

rez comment l'orateur, appuyé sur son éloquence comme sur un trône, sait parler aux Rois avec respect, et au besoin redresser leurs erreurs. Avec les poètes vous pourrez admirer toute la puissance des plus doux sentiments de l'âme ; et vous-même à la lecture de quelques beaux vers, vous vous demanderez si la poésie n'est pas le *mystère du langage*? Voilà une partie des jouissances que procure la lecture d'un bon livre.

Ces bons livres, et un très grand nombre d'autres non moins importants, dont on ne saurait trop recommander la lecture, notre jeunesse sérieuse les trouvera à la *Bibliothèque du Cabinet Paroissial*. Sans compter plus de 4000 volumes, destinés à la circulation et placés dans la *Bibliothèque Paroissiale* proprement dite, on vient de recevoir près de 400 autres volumes uniquement destinés pour la *Bibliothèque Publique* et qui ne devront point sortir. Là, tous les goûts seront satisfaits ; tous les talents y trouveront une nourriture, et toutes les intelligences un flambeau. Théologie, philosophie, histoire, sciences, poésie, littérature, y ont leur place et n'attendent que des visiteurs. Ne laissons donc pas d'aussi bons amis et d'aussi grands maîtres nous attendre en vain. Ils nous seront infiniment plus utiles que les dangereux plaisirs que l'on peut trouver au théâtre.

Nous avons tous les éléments nécessaires pour former des littérateurs et pour édifier une littérature nationale : des Universités et des Collèges qui donnent à notre jeunesse toute la supériorité de la plus haute éducation ; des bibliothèques qui procureront à tous les gens studieux le dernier vernis de la science, et qui continueront, chez tous, le travail nécessairement incomplet du professeur. D'aussi grands avantages méritent de notre part non seulement reconnaissance, mais surtout application et travail.

Avis donc à tous ceux qui désirent s'instruire ; avis à ces nombreux jeunes gens qui, sortant des collèges, veulent se perfectionner dans leurs études ; avis aussi à ceux qui, sur l'âge mûr, veulent se rafraîchir la mémoire de tant de connaissances qu'ils possédaient si bien autrefois, et qui commencent peut-être à s'effacer.

(Extrait de l'Ordre.)

Histoire Naturelle.

Merveilles de l'histoire des poissons ; la Baleine, l'Espadon, le Hareng, la Morue.—Poissons volants.

Tandis que dans notre avant-dernier No., nous nous perdions dans une goutte d'eau à considérer des êtres infiniment petits, voici l'énorme *Baleine* qui s'avance du Nord, dormant sur l'Océan comme une île flotante, de *soixante*, de *cent*, de *deux cents pieds* de long, sur laquelle on aperçoit des coquillages, et quelquefois même des *plantes*. Le marinier est sur le point d'y débarquer, lorsqu'elle se réveille, et d'un coup de sa queue, fait chavirer, ou peu s'en faut, le navire.

Elle plonge dans les abîmes avec son *petit*, gros comme un bœuf, qu'elle embrasse avec ses nageoires

et qu'elle allaite de ses deux mamelles. Quoique l'animal le plus énorme qui existe, elle a peur. Dans sa famille même, elle trouve des ennemis redoutables, contre qui elle n'a de défense que sa queue.

L'*Espadon*, beaucoup moindre qu'elle, mais armé à la tête d'une longue *épée dentelée de chaque côté*, la poursuit avec acharnement. La *Baleine* tâche de le frapper de sa queue et de l'écraser ainsi d'un seul coup. Mais souvent l'*Espadon* parvenant à lui échapper, bondit en l'air, retombe sur elle et s'efforce, non de la percer, mais de la *scier avec son épée à dents*. La *Baleine* blessée rougit la mer de son sang, qui jaillit à gros bouillons de ses blessures ; elle entre en fureur, et frappe sur l'eau des coups si épouvantables que le navigateur en frémit au loin.

Mais un ennemi encore plus à craindre pour elle, c'est l'homme ; il viendra un jour jusqu'au milieu des glaces du Nord pour lui faire reconnaître son empire. Si elle pouvait toujours demeurer au fond des eaux, elle aurait encore moyen de lui échapper. Mais non ; différente en cela des autres poissons, il faut qu'elle vienne de temps en temps à la surface pour respirer l'air. L'homme en profite pour lui lancer, de dessus une frêle barque, un harpon acéré qui entre dans sa chair et en fait jaillir des flots de sang. Elle aura beau bouleverser la mer par les battements de sa queue : le fer la suit dans l'abîme, et, avec le fer, un long câble dont le bout est dans la barque. Et puis, il faut bien qu'une demi-heure après elle revienne sur l'eau pour reprendre haleine. Le hardi pêcheur en profite pour l'achever à coup de dards.

Morte, on la suspend avec des chaînes au côté du gros navire. Des charpentiers, les pieds armés de crampons de fer, montent sur son dos, en dépêchent le lard à coup de hache. Sa graisse, son huile enrichira des provinces : le commerce la transportera de royaume en royaume ; les arts l'emploieront en beaucoup de manières différentes. Les lames osseuses ou *fanons* qui garnissent sa queue, et avec lesquelles elle écrase les insectes et les petits poissons dont elle se nourrit, serviront, entr'autres, à des parasols et des parapluies. Son énorme charpente amusera peut-être les enfants de quelque grande cité, tandis que les peuples de *Groënland* en feront la carcasse de leurs barques, qu'ils revêtiront de sa peau.

Mais de même que, comme nous l'avons fait observer, parmi les *imperceptibles* habitants d'une goutte de pluie, il y a guerre acharnée ; ainsi il y a combat à mort, parmi les *gigantesques Baleines* de l'Océan. Et chose étonnante, sous la main de la Providence, ces guerres et ces combats entretiendront la vie et l'harmonie universelle.

Ainsi, cette année comme l'année dernière, des millions de *Harengs* et de *Morues*, poursuivis, à ce qu'il paraît, par les *Baleines*, et attirés par des insectes et de petits poissons, viendront se faire prendre le long des côtes d'Europe et sur les bancs de Terre-Neuve, afin de servir de nourriture à des millions d'hom-

mes. Et l'année prochaine, en la même saison, il en reviendra autant, et malgré cette consommation prodigieuse, leur nombre ne diminuera point, car Dieu leur a donné une fécondité plus prodigieuse encore. Une seule femelle de *hareng* en produira au moins dix mille ; une femelle de *morue*, jusqu'à dix millions. Ont-ils approvisionné les divers peuples de la terre et pourvu en particulier à la nourriture du pauvre ! les *harengs*, et après eux la *morue* s'en retournent sous les glaces du Nord, s'y multiplient sans périls, et s'en reviennent l'année suivante *par milliards*, marchant à la suite de quelques chefs, *en ordre de bataille*, non pour combattre, mais pour se faire prendre plus commodément. Et, chose singulière, ces poissons qui naissent, qui vivent dans les eaux salées de la mer, ne le sont point eux-même ; et il faudra les saler si l'on veut en conserver la chair ou l'envoyer au loin ; mais c'est la mer qui fournira le sel.

Ce qu'est l'Océan pour toute la terre, un immense vivier où Dieu prodigue d'inépuisables aliments à tous les peuples, les *lacs*, les *fleuves*, les *rivières* le sont pour chaque royaume, chaque province, chaque canton. On y pêche tous les ans, on y pêche toute l'année, et toujours les poissons réalisent à nos yeux cette bénédiction que Dieu leur a donnée dans l'origine : *Croissez, multipliez-vous, et remplissez les eaux*. Toujours les eaux se remplissent de poissons, d'abord imperceptibles, mais qui croissent à vue d'œil et qui bientôt multiplient à leur tour. Une seule *Carpe*, échappée au filet des pêcheurs, suffit pour repeupler toute une rivière avec ses trois cent milliers d'œufs.

Qui ne bénirait le Créateur à la vue de tant de merveilles ! Que d'inexplicables variétés dans le peu que nous connaissons de ses œuvres vivantes ! Ici, les *tortues*, les *écrevisses*, les *conques*, les *huîtres*, qui ont les *os* en dehors et la *chair* en dedans ; là, les poissons de toute espèce, qui ont les *os* en dedans et la *chair* en dehors, mais recouverte d'une peau, qui l'est elle-même d'un *toit d'écaille*. Ceux-là *cheminent* lentement avec leurs maisons de pierre ; ceux-ci *s'élancent* comme un trait, se bercent mollement, s'élèvent, descendent à leur volonté. Pour fendre plus facilement les ondes, Dieu leur donne un corps effilé, aplati sur les côtés et aiguë par la tête. Des rames naturelles ou des nageoires, placées sous la poitrine et sous le ventre, à la queue et sur le dos, les dirigent dans tous les sens. Un organe plus curieux encore est une vessie d'air qu'ils ont dans l'intérieur, et qu'ils dilatent ou compriment à leur gré.

La compriment-ils ? Devenus plus pesants, ils enfoncent. La dilatent-ils ? Devenus plus légers, ils remontent. Quoique toujours dans l'eau, ils respirent cependant l'air comme nous, mais non pas autant que nous. Ils en trouvent assez dans l'eau qu'ils avalent par la bouche et chassent par les ouïes, qui, au passage, en extraient les particules aériennes, à peu près comme nos poumons décomposent l'air atmosphé-

que, et en emploient une partie à entretenir la circulation du sang et la vie.

Enfin, chaque espèce de poisson a reçu une arme, ou du moins quelque industrie pour se défendre au besoin : la *Baleine*, sa queue meurtrière ; l'*Espadon*, son épée à scie ; la *Licorne de mer*, sa corne en spirale ; le *Herisson*, la *Perche*, leurs piquants ; la *Pourpre*, sa trarière, qui perce les coquilles les plus dures ; le *Dauphin* lance aux yeux de son adversaire un violent jet d'eau pour l'étourdir ; la *Sèche*, une bouteille d'encre pour se dérober à sa vue ; la *Torpille* engourdit la main qui la veut saisir ; tel autre, sur le point de devenir la proie de ses nombreux ennemis, s'envole dans l'air au moyen de larges membranes qui lui servent d'ailes et avec lesquelles il s'y soutient tant qu'elles demeurent humides.

Quant à ceux des poissons qui ont le moins d'industrie pour se défendre, ils ont en récompense la plus grande fécondité pour se propager ; tandis que ceux qui, par leur grosseur, leur voracité, leurs armes, sont les plus redoutables, ne multiplient, en comparaison que très peu. La *Baleine* ne produit, par an, qu'un seul petit, tout au plus deux ; le *Hareng* des milliers.

C'est ainsi que Dieu, et dans la mer orageuse où s'agitent les poissons, et dans la mer orageuse où s'agitent les hommes, fait également sortir l'ordre du désordre, la paix de la guerre, l'harmonie éternelle des révolutions temporelles.

Diverses espèces de Roses.

Parmi les espèces de roses les plus remarquables et les plus estimées dans nos jardins, on distingue la *rose à cent feuilles*, la *rose pompon*, la *rose des buissons*, ou *églantine*, la *rose du bengale*, etc. etc.,

ROSE A CENT FEUILLES.

Le *Rosier à cent feuilles* est un arbrisseau peu élevé, dont le type et l'origine sont incertains. Sa tige, assez forte, se divise en rameaux nombreux, verdâtres, armés d'aiguillons très aigus, presque droits. Les feuilles se composent de sept ou cinq folioles ovales, d'un vert foncé en dessus, plus pâles en dessous, crénelées à leur contour. Les fleurs se font remarquer par leur grosseur, leur forme arrondie et globuleuse, par l'odeur exquise qu'elles répandent et par cette teinte légère de rouge qui réjouit l'œil sans le fatiguer.

Ce *Rosier*, cultivé dans tous les parterres, a produit un grand nombre de variétés plus ou moins belles, plus ou moins recherchées. Mais c'est toujours la *Rose à cent feuilles* qui est l'objet de notre admiration, de nos hommages, qui nous enchante par sa grâce inimitable et ses boutons naissants, par l'éclat et la fraîcheur de ses teintes, par la suavité de son parfum quand elle est éclosée. C'est la *Rose à cent feuilles*, que tous les poètes ont chantée depuis Anacréon et Sapho jusqu'aujourd'hui. C'est la *Rose à cent feuilles*

que les Grecs ont consacrée à l'Aurore et aux Grâces et dont les Romains aimaient à joncher leurs tables et leurs lits ; c'est enfin la *Rose à cent feuilles* que tout le monde admire, que tout le monde chérit, et dont nous nous servons pour embellir nos parterres et nos habitations.

ROSE POMPON.

Le *Rosier pompon* est un charmant petit arbrisseau chargé d'un grand nombre de petites fleurs, dont la couleur, d'un rose assez vif au centre, se fond insensiblement en un rose plus tendre jusque sur les bords. Ce *Rosier*, appelé encore de *Bourgogne*, fut rencontré par hasard en 1755, sur une montagne près de Dijon. Les fleurs devinrent pleines par la culture, et depuis on a multiplié à l'infini cet arbuste charmant. Il ne s'élève pas au-delà de trois pieds ; ses feuilles ont cinq ou sept folioles ; elles sont petites et velues en dessus ; les rameaux sont droits et se decorent au mois de mai d'un grand nombre de petites fleurs très doubles, rouges au centre et d'une nuance qui s'éclaire à mesure qu'elle approche des bords. Rien d'élégant comme une branche du *Rosier pompon*.

ROSE BLANCHE.

L'arbrisseau qui porte la *Rose Blanche* est très rameux et s'élève à la hauteur de six à neuf pieds. Les feuilles sont ovales, presque arrondies, terminées par une pointe courte, sans duvet, d'un noir foncé, portées sur des pétioles garnies de quelques petits aiguillons.

Les fleurs naissent en bouquets au sommet des rameaux ; elles sont d'un rose tendre avant leur épanouissement ; mais elles deviennent ensuite d'un blanc pur. Cette Rose appartient surtout aux jeunes personnes qui sortent de l'enfance ; on croit y retrouver l'emblème de leur candeur ; et cette nuance rose si délicate, que colore presque furtivement le fond de la timide corolle, semble exprimer ce sourire qui craint presque d'être aperçu, ce regard qui ne se prolonge qu'à la dérobée et pourtant sans hypocrisie, cette rougeur légère enfin, qui se nuance mille fois par heure et qui suit le mouvement des suaves pensées d'une âme pure.

La *Rose Blanche* croît dans les lieux incultes et un peu couverts de l'Europe australe. On la cultive dans les jardins, où elle produit un effet admirable. On a obtenu, par la culture, des variétés nombreuses semi-doubles et doubles, qui font le charme des amateurs.

Etude sur le Canada, par M. Dupin.

M. Charles Dupin vient de publier à Paris un ouvrage sur la *force productive des nations*. Le second volume s'ouvre par une étude sur le Canada. Quelques-unes de ses paroles doivent être conservées précieusement :

« Sur les rives fortunées du Saint Laurent habite le plus paisible, le plus simple, le plus doux et le plus sage des peuples ; il conserve les mœurs, la politesse et la civilisation des Français au siècle de Louis XIII et de Louis

XIV. Il a gardé le code, les lois civiles et l'organisation municipale qui, tracée par Richelieu, ne pouvait pas être menaçante pour l'autorité souveraine ; il a gardé plus précieusement encore l'autorité patriarcale d'un clergé qui prêche la vertu par ses exemples plus éloquemment que par ses paroles. Je le répète, c'est à Richelieu que ce beau pays doit son organisation civile et religieuse si puissante et si durable. Son œuvre, plus ancienne que celle de W. Penn, est digne de l'admiration la plus profonde ; debout encore, elle s'est pieusement conservée. A *Philadelphie*, qui devait être la cité de l'*amitié fraternelle*, l'aimable secte des *Amis* y devient de plus en plus rare. Au Canada, le catholicisme multiplie avec fécondité le nombre de ses enfants ; ils étaient seulement 70,000 quand ils passaient sous le joug d'une métropole anglicaine, en 1763 ; ils sont aujourd'hui 700,000.

« C'est encore à Richelieu qu'on doit la fondation de ces missions intrépides dont les simples récits, sous le titre de *Lettres édifiantes*, nous ont révélé les découvertes d'un monde vraiment nouveau et les conquêtes de la foi chez les peuplades indiennes.

« Les Anglais n'ont pas cru pouvoir porter atteinte à l'état social du Canada ; ils l'ont prudemment respecté, suivant la foi des traités. Les propriétés, seigneuriales ou non, sont restées inviolables ; l'Eglise a conservé ses biens. La croix catholique, arborée sur la cathédrale de Québec, n'a pas cessé d'être le signe patriarcal d'un peuple resté fidèle à la croyance de ses pères.

« Dans ces derniers temps, on a construit à Montréal une autre grande basilique pour un second évêché ; elle est assez spacieuse pour que douze mille fidèles puissent y célébrer à la fois le culte de leurs ancêtres.

« A Montréal, à Québec, sont les principaux établissements d'instruction publique pour la partie française du Canada. Les anglicans n'ont pas voulu que l'on conservât les communautés d'hommes, si précieuses pour l'enseignement des colons. Ils n'ont pas eu les mêmes terreurs au sujet du sexe le plus faible ; ils ont fait grâce aux Sœurs de la charité pour le traitement des malades, et même aux couvents consacrés à l'éducation des filles. Peut-être faut-il attribuer à ces motifs qu'au Canada l'éducation des femmes surpasse de beaucoup celle des hommes : aussi, dans l'intérieur de la famille, l'influence de l'épouse s'est-elle conservée dans sa plus douce et plus solide autorité, celle qui naît d'une confiance sentie et d'une juste vénération.

Voici les réflexions que ce passage a suggérées à M. Coquille attaché à la rédaction du journal le *Monde*.

« Nous admirons que la vieille race française se soit ainsi conservée ; c'est là une preuve de l'esprit de suite et de persistance dont elle était si éminemment douée, et dont toutes ses institutions portaient l'empreinte, avant qu'une grande catastrophe ne vint altérer son génie. Si l'ancien régime avait été intolérable, il aurait disparu au Canada ; rien n'empêchait la population de se soustraire à une tyrannie dénuée de toute force coercitive. Loin de là, elle s'attache à ses institutions séculaires, à ses mœurs traditionnelles ; et elle trouve dans leur développement l'ordre, la sécurité et la prospérité. Nous faisons un triste retour sur nous-mêmes : que fût-il arrivé si le Canada était resté sous la domination française ? N'aurait-il pas

été remanié de fond en comble, soumis et finalement détruit par les caprices de la métropole ? Pour l'arracher à ses coutumes, il aurait fallu le couvrir de sang et de ruines, comme la France. Et en serait-il sorti vivant ? Il fleurit moins sous la loi de l'étranger que sous ses propres lois, tant était puissante cette sève de la France du XVII^e siècle ! Quelques pauvres familles ont fondé ce peuple ; mais c'étaient des familles chrétiennes."

Théâtres.

Rien peut-être ne nous paraît plus propre à inspirer de l'horreur pour les théâtres que la sévérité des *lois Romaines* pour cette classe d'hommes appelés vulgairement *comédiens, comédiennes*.

Cette profession était, dans *Rome payenne*, si méprisée, si déshonorante et si avilie que les *esclaves seuls* pouvaient jouer au théâtre. Les *acteurs* étaient par la loi déclarés infâmes et déchus du droit de citoyen romain ; on sait d'ailleurs que les *actrices* étaient rangées au nombre des femmes perdues et abandonnées. Cicéron, chargé de défendre, dans un procès, Roscius, acteur célèbre, fut obligé d'employer toute son éloquence pour écarter le préjugé qu'inspirait contre cet homme la turpitude de sa vocation.

Il dit : (*Tuscul.*, l. 4) si nous n'approuvions pas des crimes, la comédie ne pourrait subsister.

L'empereur Julien en parle avec le dernier mépris ; il défend aux prêtres du paganisme d'assister à aucun spectacle. Le Sénat poussa cette excessive rigueur encore plus loin, en notant d'infâmie même ceux qui entretiendraient le moindre rapport, le moindre commerce avec les acteurs.

Voici un trait que nous lisons dans l'histoire romaine : Un jour, Labérius, *chevalier Romain*, fut vivement pressé par Jules César de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pièces. Le poète s'en défendit longtemps ; mais enfin, il fallut céder aux instances de l'empereur.

La pièce finie, César donna un anneau à Labérius, comme pour le rétablir dans la noblesse qu'il venait de perdre en jouant la comédie. Mais, malgré l'empereur, les *Chevaliers Romains* refusèrent constamment de recevoir au milieu d'eux un homme qui venait de s'avilir et de se dégrader, en paraissant ainsi sur le théâtre. (*)

Au Tonquin, dans la Cochinchine, chez des peuples à demi barbares, les acteurs sont regardés comme la lie du peuple.

Après cela devons-nous être surpris de la censure sévère que tous les docteurs de l'Eglise en ont faite ? St.-Jean Chrysostôme, St.-Augustin et beaucoup d'autres décident qu'un chrétien ne peut assister au spectacle sans abjurer sa Religion, sans violer la promesse qu'il a

faite dans son baptême, de renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres.

On refusait ce sacrement aux acteurs dramatiques qui ne voulaient pas quitter leur profession, et on les excommuniait si, après l'avoir quittée, ils y retournaient. A mesure que le Christianisme s'est établi, les théâtres sont tombés. Charlemagne, St.-Louis avaient chassé impitoyablement de leur royaume tous les acteurs, et ce n'est que depuis deux ou trois siècles que l'on a commencé à les relever. Molière, le premier, sans contredit, des poètes comiques, mourut quelques heures après avoir joué le *Malade imaginaire*. (Du théâtre au tribunal de Dieu, quel effroyable passage !) L'archevêque de Paris refusant de lui accorder la sépulture ecclésiastique, le roi engagea ce prélat à relâcher pour cette fois la rigueur des règles. Mais le jour de son convoi, le peuple, indigné s'attroupa, et il fut sur le point de faire une justice terrible de ce cadavre qui lui faisait horreur ; on ne put l'écarter qu'en jetant de l'argent par les fenêtres. Ainsi fut traité un homme dont on joue ou dont on jouera bientôt les pièces parmi nous ! Peut-on manifester plus d'horreur, attacher plus de honte à l'état toujours si avili et si avilissant de *comédiens* et de *comédiennes*.

Le grand Corneille s'imposa à lui-même l'obligation de traduire, en vers, le livre admirable de l'*Imitation de Jésus-Christ*, pour se punir des pièces dramatiques qu'il avait eu le malheur de composer et pour réparer autant que possible le mal qu'elles pourraient faire. Racine pleura aussi amèrement, pendant de longues années, le malheur qu'il avait eu de composer des tragédies que l'on voudrait trouver innocentes ; on sait qu'Athalie et Esther, deux chefs-d'œuvre de poésie, sont dues au désir de paralyser, autant qu'il était en lui, les funestes effets des précédentes.

Et qu'on ne dise pas que c'est le préjugé qui a dicté ces lois sévères contre les comédiens et les comédiennes. Un chrétien, encore moins un catholique, n'oserait tenir ce langage.

C'est l'Eglise toujours dirigée par le St. Esprit qui les a faites ces lois ; ce sont les princes les plus religieux comme les plus grands, c'est un St. Louis, c'est un Charlemagne qui les ont établis.

Ce sont les Romains, c'est-à-dire le peuple dont les lois ont été les plus sages et les plus admirées.

Ce sont les divers peuples épars dans tout l'univers, dont l'accord merveilleux annonce que c'est le *cri de la nature* qui s'élève contre cette profession, avilie en tous lieux et dans tous les temps. Et en effet, n'est-ce pas un état déshonorant et dangereux pour la société, que celui de ces hommes dont toute l'étude est de se contrefaire, de paraître tout différents de ce qu'ils sont, de dire autre chose que ce qu'ils pensent et de le dire aussi naturellement que s'ils le pensaient réellement ; d'oublier enfin leur propre place, à force de prendre celle d'autrui, et de devenir ainsi capables de faire toute sorte de personnages ?

Y a-t-il rien de plus odieux, de plus révoltant et de plus lâche qu'un honnête homme à la comédie, faisant

(*) Dans le prologue de cette pièce, Labérius exhale d'abord sa douleur de n'avoir pu refuser quelque chose à celui auquel les dieux mêmes n'ont rien refusé ! *Etenim ipsi dii negare cui nihil poterunt, hominem me denegare, quis posset pati ?* Il déplore ensuite son sort en ces termes : *Ergo bis tricenis actis sine notâ, Eques Romanus lare egressus meo domum revertar Mimus.*

le rôle tantôt d'un voleur, d'un assassin ; tantôt celui d'un adultère ou d'un incestueux ? Qu'y a-t-il de plus choquant qu'un *honnête* homme à la comédie, au théâtre, déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes pour lesquelles il n'a lui-même que de l'horreur ? N'est-ce pas un état déshonorant, funeste aux bonnes mœurs, que celui de ces hommes qui n'ont d'autre profession que de représenter et d'allumer les passions humaines, et qui, afin de pouvoir les peindre plus vivement sur le théâtre, *doivent* commencer par les exciter fortement dans leurs esprits et dans leurs propres cœurs ? Est-il possible qu'on ne sente pas, qu'on n'éprouve pas en soi les sentiments qu'on ne cesse d'exciter en son âme, et auxquels une malheureuse nature nous porte si violemment ?

Une trop funeste expérience a appris, de tout temps, ce qu'on doit penser et ce qu'on doit attendre de cette profession. Qui ne sait que de l'autre côté de l'Atlantique, bien des comédiens sont des hommes perdus de mœurs, et que les noms de comédiennes et de prostituées sont presque synonymes. Mais si cet état est un état d'opprobre et d'infamie ; un état anti-chrétien, qui exclut des choses saintes et du salut ; un état de pécheurs publics ; un état de mensonge, de libertinage, capable de former une classe d'hommes à part diabolique de voler et de séduire, en vérité peut-on, en conscience, *embrasser cet état*, et, si on l'a embrassé, peut-on y rester ?

Mais si on ne peut, en conscience, embrasser cet état, si on ne peut y rester, comment alors ose-t-on assister à la comédie, au théâtre ? Voulez-vous que personne n'embrasse le vil métier de comédien, que personne n'y persévère ? N'assistez jamais vous-même au théâtre. Car sachez le bien, en allant au spectacle, vous contribuez à faire embrasser un état qui déshonore, qui pervertit et qui réprouve ceux qui l'exercent. En vain vous vous croiriez innocents, c'est pour vous qu'ils représentent, c'est pour votre plaisir qu'ils excitent en eux-mêmes les orages des passions ; vous le savez, ou du moins vous devez le savoir ; vous y consentez, vous êtes donc d'accord avec eux ; vous les encouragez par votre présence, par vos applaudissements, par votre argent, comment ne seriez-vous pas coupables des désordres et du malheur éternel de vos frères ?

Mais, direz-vous peut-être, quand je n'irais pas au théâtre, on jouera toujours ; je ne suis donc pas responsable du péché que commettent ceux qui jouent.

Avec ce raisonnement, aucun ne serait coupable ; cependant il est incontestable que ce sont ceux qui y assistent, qui sont cause qu'on joue. Si vous étiez plusieurs à piller une maison, vous excuseriez-vous sur ce que les autres l'auraient également pillé sans vous ?

Mais, direz-vous encore, je n'irai *qu'une fois* ; ne peut-on pas se donner une fois ce plaisir ?

Une fois !... Mais pour ne pécher qu'une fois, votre action en deviendra-t-elle innocente ? Et pour ne vous

souiller qu'une fois par l'adultère, en serez-vous moins criminel ? Chacun n'a qu'à y aller *une fois*, et la déshonorante profession qui perd et damne les comédiens sera toujours soutenue !

Vous n'irez qu'une fois !... Vous connaissez mal la faiblesse humaine ; si vous y allez une fois, vous irez toujours. Alypius, ami de St. Augustin, avait renoncé aux spectacles ; un jour ses amis lui firent violence et l'entraînèrent malgré lui. C'est en vain, dit-il, que vous me faites violence ; en vérité, vous pouvez la faire sur mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon esprit. Au milieu de vous, je serai dans mon cabinet avec mes livres. En effet, Alypius ferma constamment les yeux pendant les spectacles, et au lieu d'y prendre aucune part, il ne s'occupa que de ses réflexions. Mais, tout-à-coup un cri extraordinaire frappe ses oreilles et excite sa curiosité. Il ouvre les yeux, il regarde, il s'intéresse ; il mêle ses cris et ses applaudissements à ceux des autres spectateurs, et sortit plus épris que jamais de l'amour des spectacles !

Enfin, direz-vous, nous convenons aisément qu'on ne saurait aller au théâtre quand ce sont des *comédiens de profession* qui représentent. Ce serait là, en effet, les autoriser dans un métier qui est condamné par toutes les lois de l'Eglise et, dans beaucoup de pays, par celles de l'Etat ; dans un métier de libertinage et anathématisé. Mais ici, ce ne sont pas des comédiens de profession, ce ne sont pas, grâce à Dieu, des hommes perdus de mœurs ; bien loin de là, ce sont des citoyens honnêtes qui jouent entre eux pour se divertir et divertir le public, pour passer quelques instants agréables avec leurs amis : quel mal y trouverait-on ?

D'abord l'état des comédiens n'est condamné que parce que la comédie est dangereuse ; mais si la comédie n'est pas innocente, qu'importe qu'on la joue *par état* ou non ? Sera-t-on moins exposés ? Nous l'avons déjà vu, la plupart des acteurs de profession sont perdus de mœurs ; et pourquoi ? Sinon, parce qu'ils ne sont occupés que de folies, d'extravagances d'amour, et que leur grande étude est d'exciter en eux-mêmes ces passions, pour les représenter ensuite avec plus d'intérêt. Voilà ce que toujours *seront obligés de faire* tous les acteurs, quels qu'ils soient ; et ainsi obligés de se repaître l'imagination d'intrigues amoureuses, n'ont-ils pas à craindre de prendre peu à peu les vices des comédiens de profession ? Comme eux, à force de boire dans la coupe empoisonnée de la volupté, n'y trouveront-ils pas la mort ? Comme eux, ne se verront-ils pas presque forcés de jouer des pièces suspectes et mêmes criminelles, et réveiller dans une foule de spectateurs mille pensées criminelles ?

Or vous, qui les avez autorisés par votre présence, vous serez responsables non-seulement des péchés que vous y aurez commis, mais encore, de ceux des acteurs eux-mêmes, et de ceux, innombrables peut-être, qu'ils feront commettre aux autres.

Mais rougissons d'invoquer une distinction, inconnue même dans Rome payenne, comme le démontre si bien l'exemple du chevalier romain Labérius, que nous avons cité plus haut.

Courage donc, jeunesse canadienne, l'espoir de notre beau pays ! A vous, de donner l'exemple d'une sainte croisade contre un nouveau fléau non moins dévastateur que l'intempérance, le luxe et l'usure, dont nous parlait si éloquemment le Révd. Messire Sentenne, le jour de notre fête nationale.

A vous surtout, membres de la belle et antique *Congrégation des hommes*, de l'*Institut-Canadien-Français*, du *Cercle Littéraire*, de l'*Union Catholique*, de la *St. Michel*, et de tant d'autres belles et utiles congrégations ou associations ! Veuillez, mais veuillez fortement, et la cause est gagnée !

A vous aussi, nobles *Dames de la Ste. Famille*, de *Ste. Anne*, de la *Bonne mort* ; à vous, ferventes *Demoiselles de la Congrégation de Notre-Dame*, des *Enfants de Marie* ; à vous toutes, jeunes et fidèles *Persevéranes* ; veuillez aussi de votre côté, et le triomphe de la bonne cause et des bonnes mœurs est assuré ?

Jurons donc tous ensemble, non seulement de ne jamais assister au théâtre, mais de faire constamment tous nos efforts pour en détourner les autres. Regardons comme une lâcheté et une espèce de déshonneur d'y aller. Souvenons-nous du vénérable vieillard Eléazar qu'un Prince voulait engager à trahir la loi de ses pères. Ce généreux Israélite regarde la dignité de son âge, la noblesse de ses cheveux blancs, l'innocence de sa vie depuis sa plus tendre jeunesse.

« Non, dit-il au prince, il n'est pas digne de changer à mon âge, et que les jeunes gens croient qu'Eléazar, nonagénaire, ait abandonné la loi de ses pères. En mourant fidèle à mon Dieu, je mourrai honorablement, je me montrerai digne de moi et de ma vieillesse, et je laisserai à la jeunesse un exemple de courage et de fidélité qu'ils pourront imiter sans crainte. »

Certes, voilà un noble et généreux vieillard ! Eh bien ! le Canada en a produit un grand nombre d'aussi nobles et d'aussi généreux ; et il y en a encore beaucoup.

Oui, nous saurons nous priver de quelques instants de plaisirs, pour le bien de la société, pour le bonheur des familles et des particuliers ; et si, parmi les catholiques canadiens, il s'en trouvait quelques-uns qui, à tout prix, voulussent aller adorer le veau d'or, plaignons leur sort ; et comme, Tobie sachons nous retirer pour ne pas abandonner la loi et les exemples de nos pères.

Mais c'est surtout à la *Presse*, vraiment patriotique, religieuse et catholique de tout le Canada, à lever hautement la voix pour défendre la cause de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie. C'est à elle par dessus tout que nous faisons appel. Elle saura répondre à son glorieux et noble mandat.

C'est avec plaisir que nous avons vu le *Sommaire de matières* de plusieurs numéros de l'*Echo* reproduit dans les colonnes du *Courrier du Canada* et de l'*Ordre* ; cette reproduction nous est d'autant plus agréable qu'elle ne peut que contribuer à faire connaître notre modeste et pacifique *Revue*. Nous remercions en particulier le *Courrier du Canada* des paroles si flatteuses qui précèdent ce sommaire. Les voici :

« Cette *Revue*, écrite dans le meilleur esprit et avec talent, devrait trouver entrée dans toutes les maisons chrétiennes. Pour notre compte, nous la lisons toujours avec charme et profit.

Depuis longtemps les Editeurs de l'*Echo* désirent apporter de nouvelles améliorations dans leur *Revue* soit par le fonds, soit par la forme ; ils espéraient pouvoir les commencer dans le présent numéro, qui est le premier du second semestre de l'année 1860 ; mais à leur grand regret, ils se voient forcés de les différer encore, à cause du trop grand nombre des abonnés qui sont en retard pour le paiement. Chacun est donc incessamment prié de faire parvenir au plus tôt son abonnement ou à M. Jean Thibaut, gardien du Cabinet de Lecture Paroissial, rue Notre-Dame, ou à MM. Plinguet et Cie., imprimeurs, rue St. Gabriel.

Les distributions des prix approchent ! Que de belles adresses, que d'éloquents discours, enfin que de brillants essais littéraires vont donc paraître à cette occasion dans nos florissants Collèges et Pensionnats ! Messieurs les Supérieurs et Professeurs de ces maisons savent que les colonnes de l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial* sont à leur pleine disposition.

Pensée.

La Religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les hommes. Elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de le faire voir tel que l'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux ? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi !

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, Boîte 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne chez M. Jean Thibaut, au Cabinet de Lecture paroissial rue Notre-Dame, et chez MM. Plinguet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plinguet & Cie., 26, rue St. Gabriel.